

L'AMI DU FOYER

Journal des Familles Chrétiennes

2e Année - - - No. 4
10 Novembre 1906

Saint-Boniface, Manitoba

Prix d'Abonnement :
50 cents par An

L'ETE DE LA ST. MARTIN

Vous plaît-il que nous parlions un peu de l'été de la St. Martin?

D'abord en connaissez-vous la légende? Elle est curieuse et se rattache à celle du manteau que l'imagerie religieuse a popularisé. Il faut que vous sachiez qu'avant d'être un des plus vénérés parmi les prélats de la Gaule, St. Martin avait été un soldat en garnison à Amiens; et déjà sa bienfaisance était légendaire car il ne retenait de sa solde que la somme strictement nécessaire à son entretien et distribuait aux pauvres le surplus. Un jour donc, un jour d'hiver sombre et froid, comme il rentrait à Amiens après une chevauchée aux environs, Martin avisa aux portes de la ville, un mendiant à peine couvert de vêtements en lambeaux et qui grelottait sous les âpres morsures du vent. L'homme se lamentait et demandait l'aumône. Martin arrêta son cheval et fouilla dans sa bourse, mais sa bourse était vide... Il avait tout donné.

Je n'ai dit-il au mendiant ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne au Nom de Notre-Seigneur. Et ce disant, le jeune cavalier tira son épée et s'en servit pour couper en deux son manteau dont il donna la moitié au miséreux.

Or, à peine Martin, a-t-il parlé que la Nature, dit la légende, tressaillit, et à travers les nuées qui, brusquement, s'étaient entr'ouvertes, resplendit le plus magnifique soleil.

En même temps se fit entendre du Ciel une voix qui disait: Martin, puisque tu t'es montré miséricordieux pour le dernier des miens, j'ai voulu te donner un avant-goût des joies du paradis. Il y aura un printemps perpétuel dans l'autre vie pour ceux qui auront pris soin de mes pauvres ici-bas.

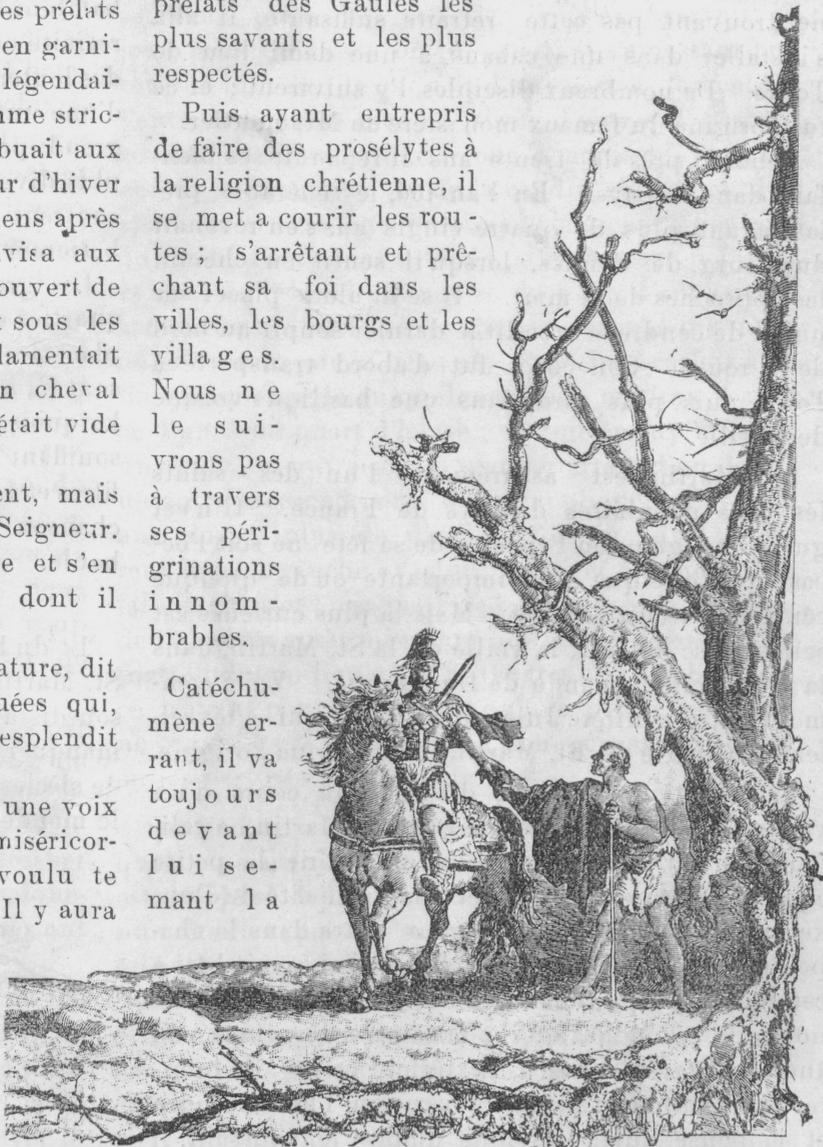
Depuis lors, en souvenir de la libéralité de Martin, il en est de même à chaque époque fixe de l'année, et c'est là l'origine

de ces quelques journées clémentes à l'orée de l'hiver qu'on appelle l'été St. Martin.

La carrière militaire terminée, Martin quitte Amiens et s'en vient à Poitiers, où il étudie les dogmes sous la direction de St. Hilaire, l'un des prélats des Gaules les plus savants et les plus respectés.

Puis ayant entrepris de faire des prosélytes à la religion chrétienne, il se met à courir les routes; s'arrêtant et prêchant sa foi dans les villes, les bourgs et les villages. Nous ne le suivrons pas à travers ses pérégrinations innombrables.

Catéchumène errant, il va toujours devant lui se-



bonne parole. Il parvient ainsi jusqu'en Hongrie, après un voyage des plus mouvementés au cours duquel il a traversé mille dangers, subi forces tribulations et triomphé de maintes embûches, sans que jamais sa patience et sa foi chrétienne aient pu être mise un seul instant à l'épreuve. Puis il s'en revint vers la Gaule et ce retour s'effectua plus difficilement encore que son premier voyage. En traversant la Lombardie, il est arrêté, accusé de propagande chrétienne et condamné par les magistrats de Milan à être battu de verges. N'osant rentrer dans la Gaule, alors en proie aux troubles religieux il se retire dans une île du Golfe de Gènes et y mène une vie de cénobite. Ce fut en 330 qu'il put rejoindre, à Poitiers, son maître St. Hilaire, et c'est là que douze ans plus tard des habitants de Tours, vinrent le chercher pour lui confier leur diocèse.

Malgré la haute dignité dont il venait d'être revêtu, Martin continua à mener une vie austère et pieuse. Daignant les palais il s'enferma dans une cellule voisine de son église métropolitaine. Même ne trouvant pas cette retraite suffisante, il alla s'installer dans une cabane à une demi lieu de Tours. De nombreux disciples l'y suivirent ; et ce fut l'origine du fameux monastère de Mramoutier.

Pendant près de trente ans il répandit ses bienfaits dans le pays. En l'an 400, le vénérable prélat, ayant plus de quatre-vingts ans s'en revenait du bourg de Candés, lorsqu'il sentit en chemin les approches de la mort. Il se fit alors placer sur un lit de cendres et rendit le dernier soupir au bord de la route. Son corps fut d'abord transporté à Tours, puis plus tard, dans une basilique voisine de la ville.

St. Martin est assurément l'un des saints les plus populaires du pays de France. Il n'est guère de régions ou l'époque de sa fête ne soit l'occasion de quelque foire importante ou de quelque cérémonie traditionnelle. Mais la plus curieuse est celle qui se déroule, la veille de la St. Martin, dans la vieille cité flamande de Dunkerque. Voici comment notre confrère Jules d'Anville, qui a excellemment parlé de St. Martin, en explique l'origine.

La tradition rapporte, dit-il, qu'au cours d'un voyage dans les Gaules, le bon St. Martin, a califourchon sur un âne, arriva au milieu de la petite agglomération qui devait être la vaste cité de Dunkerquoise. Le pieux voyageur entra dans la chapelle (des Dunes Kerk) que saint Eloi avait bâti à cet endroit et qui devait donner son nom à la ville nouvelle. Pendant qu'il y faisait ses dévotions, son âne, qu'il avait laissé à l'extérieur était allé brouter aux alentours : la faim, l'occasion, l'herbe tendre et je pense aussi quelque diable le poussant, il

avait oublié son maître et s'était perdu dans les dunes. On s'imagine le désespoir de St-Martin, en constatant cette disparition, il était si pauvre que ses ressources ne lui permettaient pas de remplacer son modeste baudet.

Les habitants pris de compassion pour le voyageur se mirent à la recherche de l'animal. Ils s'enfoncèrent dans les dunes guidés par des lanternes et imitant les braiements d'aliboron dans des cornes sonores pour appeler le fagitif. Ils furent assez heureux pour le retrouver et le ramener à St. Martin, et celui-ci pour les récompenser, transforma en *croquandoules* les produits de la digestion de sa monture et leur en fit une ample distribution ; c'est en commémoration de cet événement que chaque année, le soir du 10 et 11 nov, les jeunes Dunkerquois font à travers la ville une joyeuse promenade aux lanternes, en soufflant dans des *teuters*, sorte de trompettes rauques qui rappellent les cornes sonores de leurs ancêtres. Quant aux *croquandoules* ce sont de petits cubes de pains d'épice très compact dont les bambins sont très friands. Le spectacle de cette retraite enfantine est très pittoresque. Les modèles des lanternes qui balancent au bout des bâtons sont d'une infinie variété : lanternes japonaises d'un grand prix, lanternes vénitienes des formes les plus diverses, têtes de morts, tous les genres s'y rencontrent jusqu'à la lanterne primitive faite d'une betterave évidée.

Les groupes d'enfants se forment quartier par quartier et viennent se réunir spontanément sur la place Jean Bart. Plusieurs centaines de gamins sont là, autour de la statue du grand marin. D'un-kerquois, ils agitent leurs lanternes multicolores, soufflant à perdre haleine dans les clairons, les fifres et les teuters ou chantant à pleins poumons la chanson populaire ; Saint-Martin, boule, boule, boule.

Fais des croquandoules

Et du haut du Ciel, sa demeure dernière, le bon St. Martin, qui entend assurément ce vacarme assourdissant, cet indescriptible charivari, ne peut manquer de se réjouir en constatant qu'après tant de siècles écoulés il fait encore quelque bruit dans le monde.



LE p
d

de la fo
s'enseve
milieu c
à la mis
très peu
res dan
tourner
le dépar

La de
quois c
glorieux
pays pa
de Char
rendire
plain p
rent le
les brou
à mang
de l'apr
cherche
dres. or
il y ava
subir "l
consista

Le pu
placé à
chef. L
deux ra
pieds.
haies d
au mal
marche

Pour
la basto
nos lect
la Nouv
comme
c'est-à-
chose, e
gardé d

A de
re fut d
haye de
manda
troupp

LES LEGENDES DU PEUPLE CANADIEN
A L'OMBRE DE LA CROIX,

LA GUERRE AVEC LES IROQUOIS. (Suite.)

LES SOUFFRANCES DU REVEREND PÈRE FRANÇOIS
JOSEPH DE BRESSANI JÉSUITE. (1644).

Le père Bressani naquit à Rome, il joignit l'ordre des Jésuites et brûlant du désir d'être martyr de la foi il quitta le climat chaud d'Italie pour venir s'ensevelir dans les froides forêts de l'Amérique, au milieu des Peaux Rouges. Son Supérieur l'envoya à la mission des Hurons dont il apprit la langue en très peu de temps. Un jour il partit de Trois-Rivières dans un canot monté par des Hurons pour retourner à ses lointaines missions de l'Ouest. Avant le départ tous s'étaient préparés à la mort.

La deuxième journée, ils furent saisis par 70 Iroquois cachés dans les joncs du rivage. Ceux-ci glorieux de leur proie, s'en retournèrent dans leur pays par la rivière Richelieu. Arrivés aux rapides de Chambly, ils allèrent cacher leurs canots et se rendirent à pied à un endroit de pêche du lac Champlain par une marche forcée de six jours, ils obligèrent le père Bressani de marcher nu pieds à travers les broussailles et les rochers. Ils ne lui donnaient à manger qu'une fois par jour vers quatre heures de l'après-midi, et encore très peu ; ils l'envoyaient chercher l'eau et le bois et s'il ne comprenait les ordres, on le ruait de coups. Arrivé à un endroit où il y avait 400 sauvages qui faisaient la pêche il dût subir "la bastonnade". Voilà en quoi ce supplice consistait :

Le prisonnier dépouillé de ses vêtements, était placé à environ deux cents pas de la cabane du chef. Les sauvages armés de bâtons se plaçaient en deux rangées éloignées l'une de l'autre d'environ six pieds. Le prisonnier devait passer entre ces deux haies de sauvages dont chacun donnait un coup au malheureux prisonnier qui était contraint de marcher à pas lents.

Pour nous faire une idée des tortures infligées par la bastonnade, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la page si émouvante de la *Relation de la Nouvelle France*, qui a trait au père Bressani, écrite comme on écrivait le Français du temps de Bossuet c'est-à-dire qu'on écrivait alors pour dire quelque chose, excellente littérature que nos grands pères ont gardé dans leur narration, voici :

A deux cents pas environ loin des cabanes, le Père fut dépouillé et les Sauvages s'estans rangés en haye de part d'autres, armez de bâtons, on luy commanda de marcher le premier au milieu de cette troupe : il n'eut pas plus tost commencé à lever le

pied qu'un des Iroquois prit sa main gauche, et avec un couteau y fit une grande fente entre le doigt annulaire et le petit doigt, et puis les autres deschargèrent sur luy une gresle de coups de bâtons et le conduisirent de la sorte jusqu'aux cabanes. Là ils le firent monter sur un échafaut, eslevé de terre d'environ six pieds, trempé dans son propre sang qui coulait quasi de toutes les parties de son corps, exposé à un vent froid qui glaçait le sang sur sa peau et lui commandèrent de chanter pendant le festin que l'on fit à ceux qui avaient amené les prisonniers, le festin achevé les guerriers se retirèrent et laissèrent le père avec ses compagnons entre les mains des jeunes gens lesquels les firent descendre de l'échafaut où ils avaient été deux heures exposés à la risée de ces barbares. Estant descendu on les fit danser à leur mode, mais parce que le père ne le faisait pas bien, ils le frappaient, ils le piquaient et lui arrachaient les cheveux ; cinq ou six jours se passèrent dans ces passe-temps. Quelqu'un par compassion lui ayant jeté quelques lambeaux de sostanne pour se couvrir, il s'en servait le jour, mais sur le soir on lui ostait, et s'amassant autour de luy, l'un le piquait d'un baston fort aigu, l'autre le bruslait avec un tison, d'autres le cautérisaient avec des calumez tous rouges de feu, les enfans jettaient sur luy de la cendre chaude et des charbons ardents, puis le faisaient marcher à l'entour du feu où ils avaient fiché de petits bâtons pointus, et semé de la cendre rouge et du feu ; d'autres lui arrachaient la barbe et les cheveux et chaque nuit on recommençait ce beau jeu, et on lui bruslait à la fin quelque ongle ou quelque doigt, environ l'espace d'un demi quart d'heure ; un soir on luy bruslait un ongle, un autre soir le premier artère d'un doigt, un autre le second, ainsi il lui appliquèrent le feu aux doigts plus de dix-huit fois et luy percèrent le pied gauche avec un baston et cependant il fallait chanter : ce petit jeu durait bien jusqu'à deux heures après minuit, et lors ils le laissaient à platte terre en lieu où la pluye tombait en abondance, n'ayant pour couverture qu'une petite peau qui ne couvrait pas la moitié de son corps : un mois entier s'est passé de la sorte.

Du lieu, il fut conduit au premier Bourg des Iroquois, et souffrit plus en ce voyage qu'au précédent estant blessé, faible, mal vestu, peu nourri et la nuit étant exposé à l'air et lié à un arbre, de sorte qu'au lieu de dormir, il ne faisait que trembler de froid. Estant arrivé au premier Bourg, il y fut reçu à grands coups de baston qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles, mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy-mort ; ils ne lassaient pas

pourtant de le frapper à la poitrine et à la teste et l'eussent assommé si un capitaine ne l'eust traîne sur l'échafaut qu'on avait dressé comme en la première rencontre. Ce fut icy qu'on lui coupa le poulce gauche et deux doigts de la main droite, l'y ayant auparavant fendu la main entre le second doigt et celui du milieu. en même temps survint une grande pluye accompagnée de tonnerre et d'esclairs qui donna sujet aux sauvages de s'enfuir et ainsi le laissèrent là sans vêtements. La nuit s'approchant, on le fait venir dans une cabane, on lui brusle le reste des ongles et quelques doigts des mains, on lui tordit ceux des pieds, on le força à manger des excrements et le reste des chiens sans lui laisser aucun repos.

Après qu'on l'eut tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mène à un autre éloigné de deux ou trois lieues où estant arrivez, on luy fait souffrir derechef les mêmes tourmens et de plus on le pend par les pieds avec des chaisnes, et puis l'ayant descendu on lui lie des mêmes chaisnes les mains, les pieds et le col ; sept jours se passèrent de la sorte et y adjoustèrent de nouveaux tourmens. On lui versait du sagamité sur le corps et puis pour manger ce sagamité, on appelait les chiens qui le mordaient en le mangeant. Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il devint si puant et si infect que chacun s'éloignait de lui comme d'une charogne et on ne l'approchait que pour le tourmenter, il estait plein de pous et des vers fourmillaient dans ses playes : après tout à peine pouvait-il trouver quelqu'un qui lui donnast un peu de bled d'inde cuit dans l'eau. Les coups qu'il avait recçus lui avaient causé une apostume à la jambe qui lui empêchait son repos, qui d'ailleurs estait bien traversé par la dureté de la terre sur laquelle il estendait son corps qui n'avait plus que la peau et les os : il ne scavait comment il pourrait ouvrir son apostume, mais Dieu conduisant la main d'un sauvage qui avait dessein de luy donner trois coups de couteau, fit en sorte que ce sauvage le frappe en plein dans l'apostume d'où il sortit du pus et du sang et ainsi le guérit. Qui eust jamais creu qu'un homme peue tant souffrir sans mourir, abandonné dans une terre étrangère, dans un lieu d'horreur et de vaste solitude sans langue pour se faire comprendre sans amis pour se faire consoler, sans sacremens et sans aucun remède pour adoucir sos maux. Il ne scavait pas pourquoi les sauvages différèrent sa mort, si ce n'estait peut-estre pour l'engraisser devant que de le manger, mais ils n'en prenaient pas les moyens. Enfin le 19 juin, les sauvages s'assemblèrent au nombre de 2,000 dans le bourg où estait le Père qui croyait que ce jour serait le dernier de sa vie ;

après l'assemblée il pria le capitaine qu'on luy changeast le tourment du feu en un autre que pour la mort il la recevrait volontiers. Non seulement tu ne souffriras pas le feu, dit le chef, mais tu ne mourras pas la résolution en est prise.

Cette résolution prise ils le donnèrent avec toutes les cérémonies du pais, à une bonne femme, dont le grand père avait esté tué autrefois dans une rencontre par les Hurons. Cette femme le recut mais ses filles ne le pouvait souffrir tant il faisait horreur, je ne scay si ce fut là qui porta la mère à songer à sa délivrance, ou bien quelque compassion qu'elle eust de luy ou plus tost que le voyant inutile au travail pour la mutilation de ses doigts, elle se persuada qu'il lui serait à charge ; tant y a quelle commanda à son fils de le mener aux Hollandais (à New York) et tirant d'eux quelques présents le remettre entre leurs mains, ce que le fils exécuta fidelement.

Mais auparavant que de partir le Père eut cette consolation de baptiser un Huron qu'on menait au supplice, qui lui demanda avec instance le baptesme auparavant que de mourir, ce que le père luy accorda sachant qu'il avait recu de nos pères une suffisante instruction, mais il ne se peut faire si secrettement que les Iroquois ne s'en aperceussent, c'est pourquoi ils l'obligèrent de sortir et de l'abandonner. Après quoi qu'il fut mort, ils aportèrent ses membres en la cabane où estait le père et les ayant fait cuire, les mangèrent en sa présence et mirent la teste du mort à ses pieds luy demandant : Hé bien, que luy a servy le Baptesme ? Si le Père eust peu s'expliquer en leur langue, ce luy estait une belle occasion pour les instruire, ce luy fut néanmoins une consolation bien sensible de s'estre trouvé là si à propos pour le bonheur de ce pauvre sauvage.

Il partit peu après en compagnie de ce jeune sauvage fils de cette bonne veufve qui le mena aux Hollandais, lesquels le receurent avec beaucoup de bienveillanec et contentèrent le sauvage audessus de ses espérances, donnèrent des habits au père et après l'avoir retenu quelque temps pour réparer ses forces, le firent embarquer. Il arriva à la Rochelle le quinziesme de Novembre de l'année 1644 en meilleure santé qu'il n'eust jamais, depuis qu'il est de nostre Compagnie.

Ici se termine dans la Relation de la Nouvelle France ce qui a trait au père Bressany.

Nos lecteurs en parcourant ce récit ont vu plus d'une larme de sympathie tomber sur cette page de notre histoire. Ils ont admiré la force d'âme de cet apôtre. Cependant amis lecteurs, le père Bressany a fait quelque chose de plus admirable encore... Arrivé en France auprès de son supérieur, il tombe

à genoux
tourner
périeur
quois n'
tremble
au milie
Son dé
Canada,
désir d'
Après
retourna

FIGU
no
dent les
bonheur
cantiq
les pau
reux ce
O mor
contemp
quelle
assez in
ciel, si j
J'entend
ne vous
les yeu
saints !
combat,
nant ils
ils dem
aume de

A PE
aucune
long ve
revéte
ple rete
cloches,
lent aux
mir dan
de la nu
sés.
Autrefo
était un
familles
aux enf

à genoux et le conjure les larmes aux yeux, de retourner en Canada consommer son martyre. Le Supérieur hésite et le P. Bessany que la fureur des Iroquois n'avait pas intimidés, se met à trembler : il tremble de peur que son supérieur ne le renvoie pas au milieu des sauvages du Canada.

Son désir fut exaucé. le Père Bressany revint au Canada, mais Dieu se contenta d'accepter son grand désir d'être martyr une seconde fois.

Après la destruction des missions des Hurons, il retourna en Italie où il mourut en odeur de sainteté.

Z. LACASSE, O. M. I.

LA FETE DE TOUS LES SAINTS

FIGUROS-NOUS le ciel ouvert sur nos têtes ; nous y voyons tous les saints qui nous tendent les bras, et nous invitent à venir partager leur bonheur. Entendons-les répéter, comme un joyeux cantique, l'évangile des béatitudes : " Bien heureux les pauvres... Bien heureux les doux... Bien heureux ceux qui plurent...."

O mon âme, en ce jour du moins quitte la terre, contemple à loisir cette ravissante société dans laquelle est marquée ta place, à moins que tu sois assez insensé pour t'en exclure toi-même. Beau ciel, si je ne puis te comprendre, je puis te mériter. J'entends Jésus me dire en ce moment : Mon fils, ne vous laissez pas abattre par l'affliction... Levez les yeux au ciel; me voilà et avec moi tous mes saints ! Ils ont soutenu dans ce monde un grand combat, et maintenant ils se réjouissent ; maintenant ils sont consolés ; maintenant ils se reposent et ils demeurent éternellement avec moi dans le royaume de mon père.

LA FETE DES MORTS

APEINE les chants joyeux ont-ils cessé de redire la gloire de tous les Saints, qu'aussitôt, sans aucune transition extérieure, l'autel est paré de long voiles funèbres, le célébrant et ses ministres revêtent les ornements de deuil, les voûtes du temple retentissent des plus lugubres mélodies, et les cloches, imitant le glas funèbre de l'agonie, rappellent aux villes et aux bourgades, prêtes à s'endormir dans les brouillards de novembre et les ténèbres de la nuit, le souvenir des morts, la fête des trépassés.

Autrefois la commémoration des fidèles trépassés était une solennité très particulière pour toutes les familles chrétiennes. On l'annonçait à l'avance aux enfants en leur commandant plus de ferveur et

de recueillement ; ils devaient s'imposer quelques sacrifices pour obtenir la délivrance des âmes en détresse. Toute " la maison " assistait aux vêpres des morts, célébrées le soir de la Toussaint.

On chômaît généralement la matinée du jour des morts. Les familles avaient à cœur d'assister et même de communier à la grand'messe paroissiale, après laquelle on se rendait en procession au cimetière. Lorsque le *Libera* solennel avait été chanté au pied de la croix, chacun allait s'agenouiller sur les tombes de ses proches. Bien des larmes coulaient dans cette circonstance, mais elles étaient consolées par l'espérance chrétienne. D'ailleurs chaque ménage, autant qu'il le pouvait, ne manquait pas, durant la semaine ou le mois, de faire célébrer le saint sacrifice pour " ses défunts ", puisque le sang de JÉSUS-CHRIST qui coule sur l'autel a la vertu spéciale d'éteindre les flammes du purgatoire. On distribuait aussi, à cette intention, de plus abondantes aumônes, selon l'ancienne coutume dont parle déjà saint-Jérôme, à propos du deuil d'un pieux époux qu'il loue de ne point imiter l'usage mondaine de l'époque. " D'autres maris, dit-il, couvrent les tombeaux de leurs épouses avec des violettes, des roses, des lis et des fleurs de pourpre..., mais Pammachius répand les parfums de ses aumônes sur la sainte dépouille et les vénérables ossements qui lui sont si chers... " (*Epist ad Pamach*)

COMME NOUS PARDONNONS

" — **V**OYONS, bébé, dépêchons-nous ! Papa rentrera dîner et je n'aurai pas fini mon ouvrage.

—Oui Maman.

Et bébé continua sa prière.

"... notre pain quotidien..."

—Pardonnez-nous nos offenses....

—Pardonnez-nous nos offenses....

—Comme nous pardonnons....

—Dis, Maman, alors le bon Dieu ne nous pardonnera jamais ?

—Pourquoi cela, mon chéri ?

—Parce qu'hier soir, quand j'étais dans mon lit tu t'es disputée avec papa et j'ai entendu que tu disais : " Ah ! je ne lui pardonnerai jamais à ta mère ; qu'elle vienne ici seulement et je la mets à la porte ! " Papa pleurait et tu es vite venue voir si je dormais. Alors, j'ai fermé les yeux pour ne pas te faire de peine, petite maman."

Elle rougit très fort. Une violente émotion la secoua. C'était vrai pourtant ce que disait cet enfant de cinq ans, devenu son accusateur. Tous les matins et tous les soirs, désormais, en faisant sa pri-

ère, elle mentirait donc au bon Dieu ou se condamnerait elle-même. Mais quoi ?... Pardonner à sa belle-mère ?... Après les phrases méchantes, les allusions perfides qu'elles s'étaient adressées hier soir ?... Oeïa, jamais !... Pourtant ? Pourtant, rien ; elle en avait trop fait aussi, cette mauvaise femme ! ...Si on pardonnait toujours, il n'y aurait plus moyen d'avoir la paix !...

—Eh bien, Maman, tu ne me fais donc pas finir ma prière ?

Très brusquement, d'un ton qui la surprit elle-même, elle répondit :

—Lais-e-moi tranquille ! je n'ai pas le temps maintenant.....

—Allons, encore une journée qui commence bien !” se dit la jeune femme. Puis, pour donner un nouveau cours à ses pensées, elle s'occupa activement du ménage.

Mais elle avait beau se presser, se dépêcher, se bousculer, ses réflexions allaient plus vite encore. Toujours la phrase de l'enfant revenait à sa mémoire : “Alors le Bon Dieu ne nous pardonnera jamais !” De guerre lasse, elle conclut pour se donner du temps : “C'est bon, je prierai mon mari d'aller la trouver et de lui dire que j'ai un peu dépassé la mesure, mais aussi...”

Et le balai frottait ! —Et le plumeau furetait dans les coins.

Et toujours elle pensait : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons...*

Alors, elle s'assit sur une chaise, mit sa tête dans ses mains et réfléchit.

Après tout, la brouille n'était pas si grave que cela ! Une simple discussion sur une petite dépense de ménage ; une bêtise, quoi !... Et puis, de phrase en phrase, la discussion avait dégénéré en querelle, les conseils en reproches, les mots cruels avaient suivi. Et voilà ! Peu de chose, en somme, mais ce peu suffisait pour que deux cœurs qui s'aimaient jusqu'alors fussent désormais fermés l'un à l'autre, pour que la douce bienveillance qui les unissait se changeât en hostilité soupçonneuse.

Pardonnez nous nos offenses, comme nous pardonnons... Si l'on pouvait effacer le passé, oublier cette mauvaise querelle,—si ce n'est comme autrefois,—du moins avec des relations convenables !... Une démarche insignifiante suffirait ; on guetterait le moment où grand'mère serait sur sa porte, on passerait comme par hasard juste à ce moment, et sans faire d'excuses, on dirait simplement qu'on regrette de s'être laissé emporter par la colère.

Mais, tout bas, au fond de sa conscience, la jeune femme entendait une voix qui lui disait : “Est-ce

pardonner, cela ? Te suffirait-il que le Bon Dieu te pardonnât ainsi ?... Pardonner n'est pas seulement oublier, c'est aimer comme auparavant. Certes, que de fois et combien plus gravement, nous avons offensé Dieu si bon, si indulgent, si patient, si généreux, et cependant il suffisait que l'Enfant Prodigue revint se jeter dans ses bras en criant : “*Pardon, Père !*” pour qu'aussitôt Il lui rendit tout son amour.”

Et la voix continuait : “Ce n'est pas demain, pas ce soir, ni même cet après midi qu'il faut pardonner, c'est tout de suite. L'Evangile ne dit-il pas : “Si donc, lorsque vous présenterez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don.”

Un long instant suivit, pendant lequel son amour-propre lutta contre la voix du bon ange.

Puis, soudain, elle se leva et sans même prendre son chapeau, ouvrit la porte de la rue et sortit.

Grand'mère était dans sa cuisine. Justement, ce jour-là, le feu “ne voulait pas prendre.” Depuis une heure, elle luttait contre la fumée, changeait le petit bois, soufflait tout doucement avec la bouche pour attiser la flamme sans faire voler les cendres, rien n'y faisait.

On frappa à la porte.

—Entrez !” cria-t-elle sans se déranger.

Sa belle-fille ouvrit. Elle avait les yeux pleins de larmes et disait : “Maman, pardonnez-moi ! Aimons-nous comme autrefois !”

Grand'mère eut un instant de révolte. Ses yeux brillèrent d'un mauvais éclat.

Et comme la jeune femme restait toujours sur le seuil de la porte, sans oser entrer, répétant tout doucement : “—Pardon, Maman !” sa colère disparut soudain ; elle ouvrit les bras et dit simplement : “—Mon enfant !...”

Midi sonne. Papa rentre de l'atelier.

—Tiens, pour qui cette nappe ? fait-il, très surpris. Tu as invité quelqu'un ?

—Oui, répond sa femme, nous sommes quatre aujourd'hui.

—Ah ! qui donc ?

A ce moment, grand'mère ouvre la porte. Elle sourit.

Papa, très inquiet, jette à sa femme un regard suppliant, mais celle-ci d'un ton joyeux :

—Entrez ! entrez, Maman ! on vous attend !”

Et, tandis que grand'mère ôte son châle,—son beau châle des grandes fêtes qu'elle a mis pour la

circon
la jeu
ferme
les sie

“
Ava
fant, r
comme

Le p
“—
“—
seux”

PAU

QU

quanti
quand
due d'
qu'ile,
être la
le long

En c
ment
nage, r
plages
presqu
des fan
souven
et qui
les a a

couren
loux e
crevet
rée a l
gnent
comme
la pêch
barque
jettent
sieurs
f mme

L'Ami du Foyer

JOURNAL DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Paraissant le 10 de chaque mois.

Prix d'Abonnement - - - 50 cents par An

L'Ange du Foyer

JOURNAL DES ENFANTS.

Paraissant le 25 de chaque mois.

Prix d'Abonnement, 25 cents par An.

Pour les personnes qui s'abonnent en même temps à *L'Ange du Foyer* et à *L'Ami du Foyer*, le prix sera de 60 cts pour les deux.

L'abonnement peut commencer à toute époque de l'année.

Pour payer le prix d'abonnement, envoyer un mandat-express, ou encore, un mandat-poste ou un bon de poste.

Toute correspondance concernant *L'Ange du Foyer* doit être adressée, et tout mandat doit être fait payable à

L'AMI DU FOYER.

Saint-Boniface, Manitoba, Canada

AVANTAGES SPIRITUELS

Offerts aux bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et aux abonnés de L'AMI et de L'ANGE DU FOYER.

Ils participent :

10. Aux prières qui sont faites, tous les jours, dans chaque communauté des Missionnaires Oblats, pour leurs bienfaiteurs vivants et décédés:

20. Aux messes de deux messes dites chaque semaine, à leur intention. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

De plus :

Chaque mois, une messe de *requiem* sera dite pour les bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et pour nos abonnés, décédés dans le cours du mois : et ils seront recommandés aux prières, quand nous serons informés de leur décès.

Un service solennel sera célébré chaque année, dans la première semaine de novembre, pour nos abonnés défunts et parents de nos abonnés.

PRIMES

Nous offrons en Prime :

—A toute personne qui nous envoie un abonnement (50 cents) : une image de la SAINTE-FAMILLE, ou une image de la FAMILLE CHRETIENNE EN PRIERE, ou encore LE PETIT MANU L ANTIHLCOOLIQUE, par M. le chanoine Sylvain.

—A toute personne qui nous envoie deux abonnements (une piastre, un des livres du R. P. Lacasse :

LE PRÊTRE VENGE. DANS LE CAMP ENNEMI
AUTOUR DU DRAPEAU.

—Pour trois abonnements (\$1.50), un des livres du R. P. Lacasse, relié, ou l'un des volumes suivants :

LE LIVRE DE TOUS. LETTRE A DES FIANCES.

Adresse unique

L'AMI DU FOYER,

St-Boniface, Man.

LA MISSION DU PERE BONALD, O. M. I.

LA 1^{re} tire du R. P. Beys, de la mission de Sainte-Anne, Norway House, que *L'Ami* a publiée, il y a deux mois, nous a fait connaître le R. P. Bonald, qui a vieilli dans les missions sauvages et a entrepris la conversion à la vraie foi de nombreux sauvages égarés dans les erreurs de différentes sectes protestantes.

Comme le Père Beys, le Père Bonald fait appel à la charité des pieux lecteurs de *L'Ami du Foyer*, pour l'aider dans son œuvre d'évangélisation. Nous nous chargerons volontiers de transmettre au révérend père les aumômes qu'on adressera pour lui à *L'Ami*. Quelles qu'elles soient ces offrandes faites au missionnaire dans la vue de lui aider à gagner des âmes à Jésus-Christ Notre-Seigneur, auront leur mérite devant Dieu et seront pour le Père un encouragement bien apprécié.

Sainte-Croix. Cross Lake.

via Norway-House Ont.

Mon révérend et cher Père.

Vos bons lecteurs, charmés sans doute et édifiés de tout ce que vous leur offrez dans votre *Ami du Foyer* s'intéresseront peut-être au récit d'une excursion apostolique que je viens de faire à la Baie d'Hudson, d'après les ordres de mes supérieurs.

A 420 milles de Winnipeg, au nord, se trouve ma mission de Cross Lake, Mission de Ste-Croix.

C'est de là que je partais, au commencement d'août, en canot léger, avec deux indiens catholiques.

Nous devons visiter, après Norway House, Island Lake, God's Lake et Oxford House, trois autres centres de Maskégons au versant Est, de l'autre côté du plateau des terres.

On gagne ces hauteurs en remontant la rivière Brochet, affluent de la Nelson, puis en laissant cette rivière, on remonte un de ses affluents, et deux lacs qui finissent au plus haut plateau.

C'est là que nous eûmes à souffrir. Trois portages affreux entrecoupés de lacs, des marais sans fin et presque sans fond dans les terrains tremblants. Un de mes hommes portait le canot ; l'autre, la tente, la chapelle, les vivres et les couvertes. Je portais à peine les deux avirons, mon fusil et mon sac, même la chaudière à thé. Rien qu'avec cette mince charge, il me fallut bien m'arrêter deux ou trois fois épuisé de la marche dans ces marais affreux, et refaire mes forces avec les *atakas* ramassés entre les mousses.

Island Lake, (Lac des Is'es) ce fut notre première halte. Le chef vint nous voir, et nous lui deman-

dâmes d
Toute la
pour la

Quoiq
rent les
train no
pas là, c
grand p
tente pa
et leur p
sai des t
et de ca

Arrivés
tion de
contre n

Aussi
les adu
vinrent
femmes

Deux
nous tro
thique.
étaient
des mar

Ils sou
et je pas
re.

Il fau
grand
rentes p

Que l
aura bie
vera ce

qu'un c
d'hui pl
foi. Ma
du pers

des dép
Dieu in
sée de v

acquéri
res les r
indiens

Notre v
somm
vine Pr
et un b
provisio
aller au

Recor

Après

je suis l

dâmes d'inviter ses gens à venir nous entendre. Toute la population accourut, ils voyaient le prêtre pour la première fois de leur vie.

Quoique ne parlant que le Sauteux, ils comprirent les instructions en Cris, et chantèrent avec entrain nos cantiques. Beaucoup d'hommes n'étaient pas là, on les rencontra deux jours après dans le grand portage d'un long rapide, retenus dans la tente par la maladie. Je les soignai de mon mieux et leur parlai de notre sainte religion. Je leur laissai des tableaux catéchisme, et des livres de prières et de cantiques.

Arrivés à God's Lake, nous y trouvâmes une population de deux à trois cents sauvages bien prévenus contre nous par le ministre indien de la place.

Aussi, à notre arrivée, tous nous fuyaient, même les adultes. Je les visitai dans leurs loges : ils vinrent à la fin nous écouter, mais les enfants et les femmes craignaient de venir à nous.

Deux jours après nous étions à Oxford House, où nous trouvâmes une population Crise très sympathique. Malheureusement beaucoup d'hommes étaient absents, partis en voyage dans les barques des marchands.

Ils sont avides de connaître la religion catholique et je passai là deux jours à les visiter et à les instruire.

Il faudrait nous établir par là pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Il y a là, dans ces différentes places, plus de mille sauvages.

Que le prêtre aille s'installer au milieu d'eux, on aura bientôt un bon nombre de convertis. Il arrivera ce qui est arrivé à Cross Lake, où nous n'avions qu'un catholique naguère, et nous y avons aujourd'hui plus de deux cents convertis à notre sainte foi. Mais pour obtenir ce résultat, il nous faudrait du personnel et surtout des secours. Il faut faire des dépenses pour rejoindre les âmes. Mais le bon Dieu inspirera à quelques âmes généreuses la pensée de venir à notre aide. Que de mérites on peut acquérir pour son âme en donnant aux missionnaires les moyens de porter la vraie foi à ces pauvres indiens si abandonnés dans ces lointains parages. Notre voyage a duré environ un mois. Nous nous sommes perdus trois fois à notre retour, mais la divine Providence a mis sur notre chemin du gibier et un bel élan qui ont abondamment suffi pour nos provisions. Maintenant on connaît le chemin pour aller au secours de ces pauvres Maskégons.

Recommandez cet belle œuvre à vos lecteurs.

Après trente deux ans passés avec les sauvages, je suis heureux dans mes vieux jours de pouvoir

faire appel encore une fois à la charité et à la foi de nos coreligionnaires blancs, pour l'extension du royaume de Dieu.

Votre humble serviteur,

E. BONNALD, O. M. I. Ptre.

QUESTIONS DU JOUR

Hosannah a Pie X.— M. Emile Ollivier, exprime éloquemment les sentiments de tous les bons Français envers le pape à l'occasion de sa dernière encyclique. Il écrit dans le Gaulois :

"Hosannah ! Saint-Père, Pontife au cœur vaillant et doux, qui unissez la sainteté de l'apôtre à la sagesse du politique et l'attrait de la bonté à l'autorité du commandement. Hosannah ! pour cette admirable lettre pleine de la majesté tranquille de la vérité et de la force calme de la justice, où resplendit dans sa beauté lumineuse un des mots les plus augustes de la langue humaine : résistance.

La résistance contre les fatalités de la nature suscite le génie scientifique. La résistance contre les basses tentations fait la jeune fille pudique et l'épouse chaste. La résistance contre les cupidités produit l'homme probe. La résistance contre les oppressions et les sottises populaires crée le grand citoyen. La résistance contre les lois fanatiques enfante le héros.

Nous l'avions oublié ce mot réconfortant, j'oserais dire salubre. Vous nous le rappelez, ô Pontife bienfaisant. Oui, le mal, le laid, l'improbable, l'injuste nous envahissent pas à pas. Tout ce qui dans notre patrie a été respecté ou illustre est vilipendé. Il suffit qu'une infamie ou qu'une niaiserie mette sur elle le mot progrès, évolution, démocratie, pour qu'on s'incline dévotement. En attendant que le collectivisme nous ait renfermés dans le bagne ou la caserne qu'il élève pierre à pierre, une assemblée française vote, sans qu'un rugissement de protestation ait été poussé, que les restes de l'Homère des Nanas seront déposés au Panthéon des grands hommes, à côté de ceux de l'immense poète de la *Légende des siècles*. Notre richesse matérielle augmente et notre richesse intellectuelle diminue ; notre gloire pâlit ; nous ne sommes plus la joie de l'univers ; on entend parfois des gémissements mélancoliques. Où allons-nous ? Qui nous tirera de là ? Puis l'on court à son automobile, à son bridge, à ses spéculations, à la fête au roman ou à la pièce érotique, et l'on s'enrichit et l'on s'amuse. Combattre le mal fatiguerait ; on s'en dispense en lui demandant de se faire petit, bon enfant. "Il ne faut pas les exciter, dit-on, car qui sait à quels excès ils se porteraient ? accordons-leur un peu afin qu'ils ne nous laissent quelque chose."

Et l'on va ainsi tout doucement aux catastrophes contre les quelles on ne pourra plus rien. La parole du Pontife nous réveille en sursaut de cette léthargie lamentable, dont nous avons déjà trop éprouvé les tristes conséquences, et nous convie à des actes virils. C'est pourquoi je le salue d'un hosannah "

En Espagne.— Le ministre libéral, Lopez-Dominguez est résolu de présenter au Cortez un projet de loi, hostile à l'Eglise.

Les religieux expulsés, qui ont cherché au pays de sainte-Thérèse, un asile pour leur vie de perfection seraient tenus de se faire naturaliser.

Les formalités civiles du mariage devraient passer avant la cérémonie religieuse.

Le gouvernement exigerait que ceux dont les funérailles se font sans cérémonies religieuses puissent recevoir dans les cimetières une place d'honneur.

L'Eglise, dans la catholique Espagne, est appuyée par la grande majorité de la nation, par son jeune souverain, Alphonse XIII et surtout la reine mère, à qui la connaissance des affaires et l'expérience conservent une influence méritée.

Portland.—Un prêtre écrit au *Messenger de Lewiston*: Mgr Walsh, évêque élu de Portland, a reçu de Rome instruction d'avoir un secrétaire familial avec les langues française et anglaise, et aussi de publier dans les deux langues tous les documents épiscopaux et autres émanant de l'évêché et à l'adresse du clergé et des fidèles.

Le Congrès des catholiques allemands.— Ce congrès tenu au cours de l'été dernier, à Essen, met en relief la puissance de l'organisation catholique. Le *Journal des Débats*, qui n'a pas de sympathie pour les catholiques, en donnent l'appréciation suivante. Nous attirons l'attention du lecteur sérieux sur l'article du journal.

" Et maintenant que le bruit des fanfares s'est apaisé, quelles leçons peut-on en tirer du Congrès d'Essen ?

Tout d'abord, ce qui n'a pu manquer de frapper l'observateur, c'est le nombre considérable des congressistes. Peu de Congrès peuvent être inaugurés par un cortège, de 40,000 ouvriers. Et peu de Congrès peuvent, comme celui d'Essen, tenir pendant quatre jours consécutifs des réunions plénières qui groupent de 10 à 12,000 personnes. Ce fut une véritable mobilisation de l'armée catholique dans l'Allemagne occidentale.

Grâce à ses Assemblées générales annuelles et grâce à son *Volksverein für das Katholische Deutschland*, le Centre catholique est, avec le parti *sozial-démo-*

krat, le seul parti politique organisé de l'Allemagne actuelle. Par là s'explique l'importance exceptionnelle et au premier abord surprenante que le parti catholique a pris dans l'Allemagne en majorité protestante.

Ce parti, devenu gouvernemental après avoir longtemps passé pour "antinational" ainsi que l'ont rappelé à plusieurs reprises les orateurs d'Essen, n'a pas peur des nouveautés. Il a nettement abordé l'étude des questions ouvrières, et sur bien des points, les solutions qu'il a préconisées ne sont séparées que par des nuances des solutions spécifiquement socialistes. Il est entré dans la voie du féminisme et le prochain Congrès verra sans doute l'admission officielle des femmes aux réunions " fermées " et plénières. Il a, par l'organe du professeur Elnig, de Trèves, déclaré que la science et le catholicisme sont faciles à concilier.

Et tout ceci se fit avec l'approbation ouverte du haut clergé allemand représenté par le cardinal Fischer, archevêque de Cologne, et du Saint-Siège, représenté par le cardinal Vincenzo Vanutelli. Ce ne sont pas seulement les "cardinaux verts" — si je puis appliquer à l'Allemagne un mot qui a fait fortune en France — qui ont prononcé à Essen des paroles hardies; les "cardinaux rouges" les ont appuyées à la fois de leur présence et de leur adhésion formelle.

L'action du centre catholique sera certainement fortifiée par la série de grandioses manifestations catholiques dont Essen vient d'être le théâtre. Le parti socialiste s'appête, il est vrai, à donner la réplique au Centre. Mais le Congrès de Mannheim réussira-t-il à faire oublier celui d'Essen? Ne verra-t-il pas, au contraire, la scission définitive entre l'élément politique et l'élément syndicaliste au sein du parti *sozial-demokrat*? Nous le saurons bientôt.

Encore une maison d'éducation.— Autrefois, la devise des Canadiens français était: emparons-nous du sol si nous voulons rester Canadiens. Fidèles à leurs devise, ils ont envahi, en nobles phalanges de cultivateurs, tous les coins de leur Province et ils en ont fait une terre bien française.

Aujourd'hui, la devise est emparons-nous des enfants, donnons-leur une éducation catholique, si nous voulons garder leur âme et leur léguer le précieux héritage des ancêtres, la foi catholique. Partout des prêtres zélés, soutenus par des populations généreuses, élèvent des maisons d'éducation qu'ils confient à des maîtres habiles autant que religieux et ils préparent ainsi à la Patrie des générations de chrétiens qui seront l'honneur de la race et la force du pays.

Le juge Wood, de Winnipeg, disait un jour à Mgr

Taché
avez en
tie? N
réalisé

Dan
vénère
Saint-J
trente
Père d
nes.

grande
ses fid
ouvert
Frères
ner un

à la m
affluer
présid
Bourm

tan e,
d'éduc
joies c
ducati
paroiss

Une
mina c

UL

" M
enfant

Un
mes f
brandi
tombe
muran

—N

Le l
frottio
profon
lit, qu
sant :

—H

je ne l
fruit.

Et r

— P

qu'ell
soir m

sortir
mère

—C
irai.
Mai

son aîné, est à sa droite; Pierre, le cadet, est à sa gauche avec l'engagé Jean. La mère est encadrée de ses filles: Marie et Rose sont à sa droite; Louise est à sa gauche avec Pauline, la servante.

Deux des enfants font bande à part: le petit Jacques s'est hissé sur le grand coffre pour appuyer ses coudes sur le bord du lit, tandis que la petite Eugénie, qui a déjà fait un somme sous les blanches couvertures où elle est comme enfouie, se réveille, joint les mains pour recommencer sa prière, regarde le ciel et sourit aux Anges.

Alors s'élève sous l'humble toit de la famille chrétienne une voix grave et solennelle: c'est la voix du chef de famille. On dirait la voix des patriarches antiques, pontifes, pères tout à la fois.

"*Mettons-nous en la présence de Dieu adorons-le,*" dit le père. Et voilà ces rustiques transportés devant le trône du Roi des rois! C'est leur devoir et c'est leur grandeur. L'impie se couche sans adorer DIEU. Est-ce que les chiens n'en font pas autant?..

"*Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites,*" continue le père. La reconnaissance est un des devoirs les plus sacrés. Les chiens eux-même ont une manière d'être reconnaissants. L'impie n'en a point: cela ne prouve pas qu'il soit le moins bête...

"*Examinons-nous sur le mal commis envers Dieu, envers le prochain et envers nous mêmes.*" Ces ignorants savent qu'ils ont, à la fin de chaque journée, des comptes à régler avec leur Créateur. L'impie ne sait pas cela, ou il feint de l'ignorer: le soir venu, il se met dans son lit,— comme une pierre...

"*Excitons nous au regret d'avoir offensé Dieu... Faisons un ferme propos de ne plus pécher.*" Ces humbles se frappent la poitrine, mais il se reconnaissent capables de vertu et ils veulent être vertueux. L'impie avale l'iniquité comme l'eau et n'a point de remords... Les pierres et les chiens non plus.

"*Recommandons nous à Dieu, à la Sainte-Vierge et aux Saints.*" Le sommeil est l'image de la mort; la mort, c'est le dernier sommeil, et le dernier sommeil peut venir cette nuit: ces illettrés savent cela. L'impie, lui, regarde la vie comme une amusette: il gambade du matin au soir et du soir au matin. Est-ce que les singes font autrement?

"*Prions pour les vivants et les fidèles trépassés.*" Parents, bienfaiteurs, amis, supérieurs de tout genre, inférieurs de toute sorte, pauvres, affligés, pécheurs, ceux qui passent encore au chemin de la vie et ceux qui, déjà passés, se reposent là-bas sur un lit de feu, le villageois revoit tout le monde dans sa prière.

Quel magnifique tour du monde!

Et comme ce chrétien nous paraît grand qui embrasse ainsi dans sa charité l'univers tout entier!

L'impie, lui, se renferme dans son étroit égoïsme comme le limaçon dans sa coquille... Ils est moins grand que le limaçon.

Sont-ils onze ou douze dans cette heureuse famille J'en vois onze...et pourtant ils sont douze. Ils sont douze, et le douzième, c'est Celui qui a dit: *Quand deux ou plusieurs sont réunis en mon nom pour prier, je suis au milieu d'eux.*"

Et la prière du soir s'est achevée doucement sous la bénédiction du Très-Haut. Les anges gardiens ont enveloppé de leurs ailes les habitants de la maison chrétienne; le silence s'est fait, la chandelle s'est éteinte, et sur les justes endormis DIEU veille...

LE SALTIMBANQUE

IL y a quelques années, en Angleterre, un procès criminel attira l'attention publique. L'accusé était un gentleman riche, de bonne naissance, parfaitement honorable dans sa vie publique et privée, qui avait assassiné en plein jour, devant la foule assemblée, un saltimbanque dans l'exercice de ses fonctions.

Traduit devant le jury, il demanda l'autorisation de se défendre lui-même, et, prenant la parole, sans fanfanterie comme sans trouble, il se contenta, pour toute défense, de dire à peu près ce qui suit:

"J'avais une fille unique. A peine avait-elle un an, qu'elle perdit sa mère. Dès lors cette enfant était devenue ma seule consolation, ma seule joie en ce monde. A mesure qu'elle grandissait, je voyais naître et croître en son âme de charmantes qualités, et l'amitié quelle me montrait augmentait chaque jour ma tendresse. Vers l'âge de sept ans, pendant une absence de deux ou trois jours, que je n'avais pu me dispenser de faire, elle me fut enlevée par des saltimbanques qui traversaient le pays.

"Mes domestiques, affolés, perdirent la tête, s'enfuirent pour n'avoir pas à soutenir l'horreur de mon retour et de mon désespoir; et quand je revins, la pauvre enfant était déjà bien loin; on avait perdu la trace des ravisseurs. Je ne vous décrirai pas ce que je souffris; le premier transport de ma douleur fut si violent qu'il mit ma vie en danger. Je ne recouvrai la pleine possession de moi-même qu'après plusieurs semaines.

"Pendant quatre ans, je courus tous les cantons, toutes les bourgades de l'Angleterre, suivant à la piste les cirques, les troupes de Bohémiens, les faiseurs de tours, toute cette race de saltimbanques que je maudissais comme si tous étaient les auteurs ou les complices du rapt de ma fille et de mon malheur. Courses sans relâche, recherches infati-

gable
inuti
misé:

De
suite
mais
où el
pouv
toujo
malh
vaier
l'app

"E
lus se
de vo
du de
chere
partis
mouv
aspér
loure
mais

"C
par u
en va
"M
çus u
ques

"Je
dessu
deux
ce sou
tressa
parm
sée, je
milie
au pr

"U
tait u
sait je
tête e
voir s
me se
possil
yeux,
Malg
ans, j
Elle e
c'est e
çant e
si dan
ces de
"Ma
"E

gables, promesse de récompense, de fortune, tout fut inutile. Nulle part je ne pus découvrir la trace des misérables qui m'avaient arraché le cœur.

Depuis plusieurs mois, j'avais renoncé à ces poursuites vaines, n'ayant plus d'espérance de revoir jamais mon enfant. Je vivais désolé dans le château où elle avait vécu entouré de ses souvenirs, et ne pouvant me détacher de sa pensée. Son image était toujours là, devant mes yeux ; je me la représentais malheureuse, maltraitée par les bandits qui me l'avaient volée, m'appelant dans ses rêves comme je l'appelais dans les miens, et la pensée de son désespoir augmentait ma souffrance.

"Enfin suivant les conseils de mes amis, je voulus sortir de cet état moral qui me tuait, et j'essayai de voyager. Je me dis que peut-être, de l'autre côté du détroit, je rencontrerais celle que j'avais en vain cherchée d'un bout à l'autre de l'Angleterre et je partis. Mais j'emportais avec moi mon idée fixe ; le mouvement, l'excitation du voyage ne firent qu'exaspérer ma blessure, et après un mois de cette douloureuse expérience, je revins plus désolée que jamais.

"C'est alors que, traversant Londres, je trouvai par un hasard providentiel ce que j'avais cherché en vain pendant si longtemps.

"Me promenant un jour dans Hyde-Park, j'aperçus une foule nombreuse assemblée autour de quelques saltimbanques.

"Je m'approchai machinalement, et voyant, par-dessus les têtes pressées des gens placés devant moi, deux ou trois enfants qui faisaient des tours de force sous les yeux de leur maître, je sentis mon cœur tressaillir dans ma poitrine : "Si ma fille était là parmi ces pauvres créatures !" Envahi par cette pensée, je m'ouvris un passage à travers la foule ; au milieu des grognements des spectateurs, je parvins au premier rang.

"Un des enfants attira soudain mon regard. C'était une jeune fille d'une douzaine d'années, qui faisait je ne sais quel exercice, le corps contourné et la tête en bas. Quand elle se releva, et que je pus voir son visage, un nuage passa sur mes yeux, je me sentis trembler des pieds à la tête : "Ce n'est pas possible, je ne trompe, c'est une illusion de mes yeux, ma raison s'égare... Mais non ! c'est bien elle ! Malgré d'affreux changements survenus depuis cinq ans, je reconnais son regard, ses cheveux, ses traits ! Elle est débraillée par l'air et par le soleil, mais c'est elle ! c'est ma chair et mon sang !" Et m'élançant comme un fou au milieu de l'enceinte, je la saisis dans mes bras, je la couvris de larmes, en répétant ces deux mots, les seuls que je pusse prononcer : "Ma fille ! ma fille ! ma fille !"

"Elle me regarda d'un air ahuri, et d'abord, dans

sa stupéfaction, se laissa faire ; puis, revenant à elle, elle se dégagea violemment de mes bras, en me disant d'une voix enrouée : "voulez-vous bien me lâcher, vieux coquin ! qu'est-ce qui vous prend de m'embrasser comme ça ?" Et elle courut vers l'acrobate, comme pour se mettre sous sa protection.

"—Mais je suis ton père ! m'écriai-je désespéré. Regarde-moi donc... tu ne me reconnais pas ?

"—Mon père ! vous !"

"Elle éclata de rire, et j'entendis sortir de sa bouche un blasphème ordurier, une parole impie, obscène, qui m'entra dans le cœur comme un coup de poignard.

"A cet outrage, au ricanement dont le saltimbanque l'accompagna, je perdis la raison. La dégradation morale de la malheureuse enfant m'apparut dans toute son horreur. Je sentis tout mon sang monter au cerveau, je me précipitai sur le saltimbanque, et, lui sautant à la gorge, avec une force décuplée par la rage, j'étranglai de mes deux mains le scélérat qui avait tué l'âme de ma fille !

"Voilà mon crime. Je ne sais si quelques-uns d'entre vous me condamneront pour l'avoir commis ; mais ce que je sais, c'est que ceux-là, s'il en est, n'ont jamais eu d'enfants."

Après cinq minutes de délibération, le jury rendit un verdict de non culpabilité, et l'audience éclata en applaudissements.

Nous osons prédire que l'exemple de ce malheureux père sera, un jour ou l'autre, suivi dans notre pays. Oui, si l'école sans DIEU devient partout, suivant les désirs et les desseins, non des pusillanimes qui l'ont votée, mais des sectaires athées qui l'ont imaginée, l'école contre DIEU, la France, cette vieille Mère de tant de tant de générations chrétiennes, se lèvera furieuse et indignée. Elle sautera à la gorge des impies qui veulent assassiner l'âme de ses enfants. Elle leur tordra le cou sans scrupule et sans remords ; et ce jury universel et souverain, qu'on appelle la conscience humaine, applaudira d'un bout du monde à l'autre à ce grand acte de justice nationale.

Marquis DE SÉGUR.

—Non, la France n'a pas eu ce fier mouvement de résistance à l'iniquité maçonnique. Elle a laissé, depuis 1882, le champ libre à la secte enragée qui a effacé le nom de Dieu des livres d'école, arraché les crucifix des maisons d'école, qui a avili et souillé l'âme des enfants, au point d'en faire une génération de mécréants qui ont perdu, non-seulement les idées, mais souvent même la physionomie et les allures de leurs pères.

C'est l'éducation qui fait les enfants ce qu'ils

sont. Les instituteurs du gouvernement français ont fait leur œuvre. Ils ont mis la haine de Dieu dans le cœur de leurs élèves; à la place de la prière, c'est le blasphème qu'ils leur ont appris. Voilà la génération des voteurs qui font les élections aujourd'hui en France, et qui conservent au pouvoir

les énergumènes qui la gouvernent.

Un écrivain français dit: "La France sera ce que l'instituteur la fera." C'est vrai de tous les pays, aussi l'ennemi a partout la même tactique: discréditer l'enseignement religieux et prôner le soi-disant enseignement neutre.

NOS ZELATEURS

Le 2 novembre, nous avons chanté, à la chapelle du juniorat de la Sainte-Famille, une messe de *requiem* pour les bienfaiteurs défunts de l'Œuvre des Vocations, parmi lesquels nous comptons nos abonnés et zélateurs; et aussi pour leurs parents défunts.

Nous continuons de publier la liste de nos bien dévoués zélateurs.

Mme J. Caillier	Mme E. V. Désy
Mme J. C. Verreau	Mme Mathias Boivin
Mme Jas. Arthur Fink	Mme Georges Pichette
M. Romuald Carrier	Mme Georges Marois
Mlle Emma Pérusse	Mme Dr H. Archambault
Mlle Jeanne Cossette	Mlle Eva Chaput
Révde Sr Gertrude du S. C.	Rév. Félix Vachon, O. M. I.
Mme François Lebel	Révde Sr M. Zénon
Mme Amédée Dugas	Mme Calixte Corbeil
Mme Napoléon Savoie	Mme Chéri Benoit
Mlle Ernestine Lévesque	Mlle Amanda Larose
Chevalier Jos. Bussière	M. Ephrem Lacasse
Mme Désiré Mercier	

OFFRANDES POUR L'ŒUVRE DES VOCATION

Rév. Thos. Ferron	\$1.50	M. A. Chaput	\$1.00
Mme J. A. Pineau	40	M. François Bourdeau	50
Mme V., une abonnée à la suite d'une promesse	50	Mr. James B. Fife	50
Feu Marie-L. Champagne	50	M. Louis Pautz, en action de grâce,	50
Mme Ovide Lacoursière	50	M. Etienne Grégoire	40
M. Mathieu Martel	50	Mme Louis Laventure	50
Mme Mathieu Martel	50	Mme Alfred Picher	50
Mlle Odile Lamoureux	50	M. Alphonse Dufresne	50
Feu Dr Alphonse Gladu	50	Mme Jos. Paré	50
Mlle Angéline Granchamp	50	M. H. E. Juneau	50
Feu W. D.	50		

Pour la Missiou du Rév. Père Beys

M. William Chamard	\$2.00
M. Antoine Hamelin	1.00
M. A. Chaput	1.00
Mlle R. B.	4.00



BILLET D'AFFILIATION A LA MESSE PERPETUELLE

JUNIORAT DE LA SAINTE-FAMILLE. — Saint-Boniface, Man. Canada.

En considération d'une offrande de 50 sous pour l'Œuvre des Vocations,

a été inscrit dans le Registre de la Messe perpétuelle et est admis à participer aux mérites de 104 Messes par année—deux Messes chaque semaine—qui sont dites, et continueront de l'être aussi longtemps que subsistera le Juniorat de la Sainte-Famille, pour les vivants et les défunts dont les noms sont inscrits dans le Registre.

Vu et approuvé:

† ADELARD LANGEVIN, O. M. I.
Archevêque de St-Boniface.

St-Boniface, 2 novembre 1905.

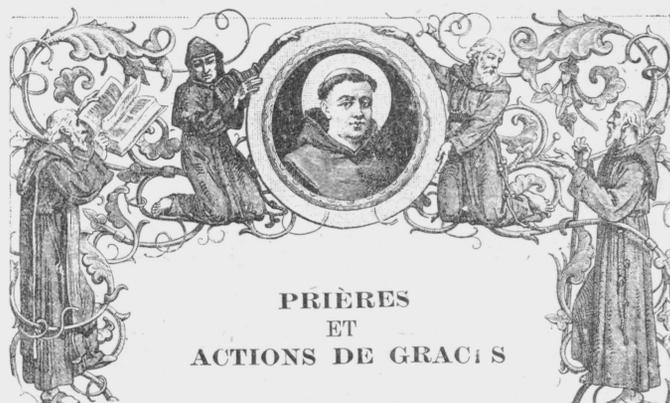
Nous adressons ce billet à tous ceux qui nous envoient une offrande de 50 sous, pour l'Œuvre des Vocations. Adressez votre offrande à L'AMI DU FOYER, Saint-Boniface, Man.



M
prières m
Cett
tous les l
Elle est d
plusieurs
eu le bon
mort. A
de dire c
et, deux
ciel, ach
commen
prières p
belle mo
De plu
malade d
relle.

Révérén
Je ne s
deux pet
du Foyer
tout à la
ront dans
revues l
suis très
voudront
ferai mo
abonnés.

Retour
—Qu'a
—Le te



M..... L'année dernière, je recommandais à vos prières ma jeune fille Elizaebth.

Cette année, je la recommande aux prières de tous les lecteurs ; car elle n'est plus de ce monde. Elle est décédée il y a quelque temps.... Elle reçut plusieurs fois Jésus-Hostie dans son cœur. Elle a eu le bonheur de le recevoir le matin même de sa mort. Après sa communion, elle n'eut que le temps de dire ces paroles : "Que je suis donc contente," et, deux minutes après, son âme s'envo'ait vers le ciel, achever l'action de grâces qu'elle venait de commencer sur la terre. Je me recommande à vos prières pour que moi et ma famille fassions une aussi belle mort.

De plus, je recommande à vos prières mon fils malade depuis quatre ans, et une autre grâce temporelle.

Dame C. C.

Providence, R. I.

Révérénd Père,—

Je ne saurais trop recommander la lecture de vos deux petites revues, "L'Ami du Foyer" et "L'Ange du Foyer," à toutes les classes de la société, et surtout à la jeunesse des deux sexes, car ils trouveront dans ces très jolies et très intéressantes petites revues le guide qui les conduira à bon port, j'en suis très certain. Qu'ils les lisent une fois, et ils ne voudront point l'abandonner. Tant qu'à moi, je ferai mon possible pour vous trouver de nouveaux abonnés.

A. L. P.

Retour de la chasse :

—Qu'avez-vous tué ?

—Le temps....

Rimouski—Je demande le secours de vos prières pour le succès dans une entreprise et le rétablissement de ma santé ; je suis la mère d'une nombreuse famille et j'attends avec confiance la protection de la Sainte Famille de Nazareth.

St. Sauveur—Une jeune personne, la protection de la Reine du T. S. Rosaire, pour trouver dans la prière le courage de faire la sainte volonté de Dieu avec joie.

N... Un ménage désuni. Que la Sainte Famille protège le père, la mère et leurs dix enfants.—Deux jeunes gens et une jeune personne qui oublient leurs devoirs de chrétiens.

Duluth—Je me recommande aux prières de vos junioristes pour obtenir de la Sainte Famille de Nazareth ma guérison. Je suis menacé d'un mal aux yeux depuis deux ans. Je vous promets un abonnement et \$1 pour l'œuvre des vocations, si j'obtiens ma guérison.

N. P.

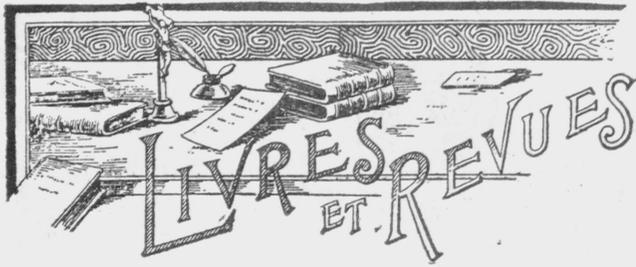
Cohoes, N. Y.—A "L'Ami du Foyer"—Vifs remerciements à saint Antoine de Padoue pour une grande faveur obtenue après promesse de publier.

M. A. L., abonné.

Une jeune personne se recommande aux prières du juniorat pour obtenir enfin la grâce d'une décision pour une vocation indécise depuis longtemps et la force de suivre la sainte volonté. Si elle est exaucée, elle promet de le faire insérer dans "L'Ami du Foyer," et de plus, elle assure que sa famille continuera à payer l'abonnement de cette petite revue, tant qu'elle vivra, car ce sera par elle qu'elle aura trouvé le chemin du bonheur.

A. T.





PETIT MANUEL ANTIALCOOLIQUE—dedié à la jeunesse canabienne par M. le chanoine SYLVAIN. Prix : \$8 le mille, \$1.50 le cene, 25 cents la douzaine.

Le même ouvrage en anglais se vend \$15 le mille, \$2.50 le cent, 50 cents la douzaine. On peut se procurer ce petit *Manuel* qui a sa place dans toutes les familles et les écoles, en s'adressant aux Sœurs du Saint-Rosaire, Rimouski, Qué.

LA NOUVELLE-FRANCE—Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 48 pages in-40, ne publie que des travaux originaux. Abonnement, par an, \$1. Rédaction et administration, 2, rue Port-Dauphin, Québec.

Livraison d'octobre—Fr. V. M. BRETON, O. F. M. : Etude sur le rythme du vers français. Introduction—1. Le rythme et ses composants. L'abbé Camille ROY : A propos des Anciens Canadiens. Raphaël GERVAIS : Erreurs et préjugés. Reflexions et menus propos. Si les droits de l'Etat sont sacrifiés dans la province de Québec. L'Histoire vraie du ministère de l'instruction publique, 1898. L'abbé F. WOODCUTTER : Le dernier congrès catholique allemand. La DIRECTION : Le XVe congrès international des Américanistes. Don PAOLO AGOSTO; Pages romaines : Le 20 septembre. Solidarité italienne et catholique. Le premier congrès italien de droit public ecclésiastique. Tremblement de terre.

BULLETIN DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA—Abonnement, \$1; pour les élèves des collèges et des couvents : 50 cts. S'adresser à M. le secrétaire du Parler français au Canada, Université Laval, Québec.

Livraison d'octobre—Adjutor RIVARD : Le dialecte français dans le parler franco-canadien. L'abbé Emile CHARTIER : Pour nos amis les écoliers. Adjutor RIVARD : Rapport du Secrétaire général. Z. LACASSE, O. M. I. : Quelques mots sauvages. A. RIVARD : Livres et revues. Bulletin bibliographique. Le Comité du BULLETIN, Lexique canadien français (suite). Le SARCLEUR : Sarcures. Le Comité du BULLETIN : Anglicismes.

LE TRAITE ELEMENTAIRE DE ZOOLOGIE ET D'HYGIENE—publié en décembre dernier, par M. l'abbé HUARD, a été si bien accueilli dans la province de Québec que la première édition est épuisée. L'auteur va publier une seconde édition de son ouvrage révisé.

Le succès de ce livre prouve que nos maisons d'éducation sont bien disposées à accueillir des Manuels publiés au pays par des auteurs compétents.



UN BON CERTIFICAT

Un gentleman-farmer ogligé de congédier son jardinier qui lui volait ses fruits et ses légumes, n'eut pas le courage de lui refuser un certificat à cause de la femme et des enfants dont cet homme était le soutien :

—Vous tenez beaucoup à ce certificat ? dit notre gentleman.

—Monsieur serait bien bon.....

—Tenez, voici votre affaire. Et il écrivit :

“ Je, soussigné, certifie que le sieur X... a été mon jardinier pendant plus de deux ans, et qu'il a extrait de mon jardin plus de fruits et de légumes qu'aucun de ses prédécesseurs...”

NECROLOGIE



Mme Anicet Poulin, St. Joachim.
Mlle Elizabeth Corbeil, St. Henri de Mascouche.
Mme Louis Desautels, Ste-Anne.
Mme J. B. Desautels, Ste-Anne
Révde Sr Anne d'Auray.
M. Edmond Doré, Hancock.
M Phidime Poupart, Maisonneuve.
Mlle Angéline Filteau St. Ubald.
Mme O. Firmin Préfontaine, St-Pierre, Man.

Que par la miséricorde de Dieu, leurs âmes et les âmes de tous les fidèles trépassés, reposent en paix.

Nous disons deux messes, chaque semaine, pour nos abonnés. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

Nous disons chaque mois une messe de *requiem* pour nos abonnés décédés ou cours du mois.

—Nous disons tous les jours, avec nos Junioristes, la 4e dizaine du chapelet pour les intentions recommandées et la 5e dizaine pour les abonnés décédés au cours du mois.

St-Boniface, Man., imprimerie du MANITOBA.